

Gérard Chappez

Bernard Clavel

Une destinée jurassienne



ÉDITIONS
CABÉDITA
2023

Les Éditions Cabédita bénéficient d'un soutien de l'Office fédéral
de la culture pour les années 2021-2024.

Couverture : Bernard Clavel. Photo Jacques Robert

© 2023. Éditions Cabédita, route des Montagnes 13B – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet : www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-970-6

Avant-propos

Bernard Clavel et Louis Pergaud sont, à ce jour, les deux seuls Francs-Comtois lauréats du prix Goncourt, si l'on excepte Pierre Gascar, qui l'a obtenu en 1953 pour *Les Bêtes*, Périgourdin d'origine, mais qui a terminé sa vie dans le Jura, à Baume-les-Messieurs, où il est enterré.

Louis Pergaud a obtenu le prix Goncourt en 1910 pour son recueil de nouvelles *De Goupil à Margot*, Bernard Clavel en 1968 pour *Les Fruits de l'hiver*. Ces deux écrivains, bien que n'étant pas de la même génération, ont beaucoup de points en commun.

Le premier né dans le Doubs et le second dans le Jura ont décroché le prix dans des conditions assez semblables, Louis Pergaud à l'issue d'un troisième tour de scrutin, Bernard Clavel au second tour grâce à la voix du président Roland Dorgelès comptant double.

Ces choix ont été contestés par de nombreuses voix parisiennes, Pergaud parce qu'il n'était qu'un « primaire », simple instituteur de campagne, Clavel parce qu'il était considéré comme un écrivain populaire, dont les écrits ne correspondaient pas à l'attente d'une pseudo-élite intellectuelle parisienne, avec pour les deux auteurs des critiques virulentes et féroces.

Les intellectuels parisiens maudissaient cette littérature, qu'ils qualifient de prolétarienne, populaire, ces écrivains catalogués provinciaux, régionalistes, paysans.

Maurice Toesca définit Clavel ainsi : « [...] Pour moi, je place l'auteur de *La Grande Patience* à côté des grands romanciers réalistes du XX^e siècle, Romain Rolland, Roger Martin du Gard, Jules Romains. Il les prolonge ; il les complète, ayant su traiter de

nos émotions sociales avec une hauteur de vues peu commune.» (Postface de *Les Fruits de l'hiver*.)

Clavel constate qu'on lui a collé beaucoup d'étiquettes, et qu'il aurait préféré être un écrivain tout court.

Comme Pergaud, il ne se soucie guère des critiques et tous deux leur ont répondu assez vertement. Clavel leur préfère le goût du public, celui des libraires et des bibliothécaires qui conseillent ses livres, la fidélité de ses lecteurs qu'il aime rencontrer lors de séances de dédicace, dans des lieux habituels, mais aussi dans les usines par le biais des comités d'entreprise, comme aux usines Berliet de Lyon ou encore chez Bernard Moteurs, où il rencontre un tourneur qui a lu tout Bachelard et le fait découvrir à son atelier.

Il apprécie beaucoup la rencontre avec les enfants dans les écoles et rien ne le remplit plus de joie quand il découvre des extraits de ses livres dans les manuels de lecture, ou quand il reçoit une lettre de remerciement d'une institutrice lui annonçant que tous ses élèves ont été reçus au certificat d'études grâce à la dictée extraite de *L'Espagnol*, qui était très facile !

Frédéric Beigbeder, dans un article du *Figaro* intitulé «Un ours jurassique au cœur tendre», déclare : «Bernard Clavel est un grand romancier populaire et tant pis si cette expression est souvent prononcée d'un ton pincé par des aigris qui seraient bien incapables de pondre des œuvres aussi amples et énergiques.»

L'écrivain est un autodidacte qui aime créer des personnages attachants, raconter des histoires dans un langage simple et un style limpide. Il avait répondu en 1985 dans le magazine *Libération*, pour le numéro spécial Salon du livre, à la question posée à quatre cents écrivains : «Pourquoi écrivez-vous?» : «Pour exprimer mes émotions avant tout.»

En effet, Bernard Clavel est un être sensible, émotif, un homme qui laisse parler son cœur, un homme de cœur. Ce mot revient d'ailleurs assez souvent dans ses paroles et ses écrits, et il utilise fréquemment dans ses lettres ou dédicaces l'expression «de tout cœur».

Dans *Pays comtois* en 2014, le philosophe Michel Onfray déclare : « J'ai découvert un homme d'une extrême délicatesse, d'une grande sensibilité, donc un être fragile et fort en même temps [...]. »

Clavel a la sensibilité à fleur de peau, c'est un écorché vif, en révolte permanente contre l'injustice sociale ; il peut se mettre en colère pour des choses qu'il a du mal à admettre, il peut devenir violent, mais d'une violence verbale uniquement.

On peut reprendre à son compte la description qu'il fait d'Eugène Le Roy, qu'il admirait : « Il était un chêne calme et imposant, mais que le moindre vent pouvait irriter. »

Pour Bernard Pivot, les mots qui conviennent le mieux à Bernard Clavel sont : « Énergie, courage, franchise, indépendance, goût de la nature, fidélité. »

En effet, Bernard Clavel préfère les grands espaces aux salons parisiens, le contact avec l'humain sincère aux mondanités artificielles. On le voit plus souvent en pantalon de velours et pull-over qu'en costume et cravate.

Là encore, pour le décrire, on peut reprendre les lignes qu'il a rédigées à propos du peintre Bruegel : « Nous savons qu'il aime les hommes, qu'il compatit, qu'il partage leur angoisse, leur peur de la mort et de la guerre. Mais il aime aussi leurs travaux les plus simples. Et il sait exprimer le mélange de douleur et de joie saine que l'homme puise dans l'accomplissement de sa tâche. »

Sa fidélité est exemplaire, aussi bien pour ses amis que pour ses idées, qui n'ont jamais changé jusqu'à son dernier souffle.

Il confirme ces traits de sa personnalité dans une lettre à Suzanne Michet du 11 décembre 1958 : « [...] Oui j'ai un sale caractère, je déteste les médiocres et les mesquins, mais vous savez bien que lorsque je donne mon amitié c'est sans réserve. [...] »

Clavel a souvent été traité de passéiste, parce que, dans certains de ses ouvrages, il évoque avec nostalgie une époque où la machine n'avait pas encore remplacé le travail manuel, le travail noble. Au contraire, Clavel est plutôt un visionnaire, qui avait

prévu avec quelques décennies d'avance des problèmes bien actuels de dérèglement climatique, dus à des activités inappropriées de l'homme, de défense de l'environnement ou d'écologie, déjà évoqués dans *Le Silence des armes* ou encore dans *Maudits sauvages* ou *Le Carcajou*.

Comme Pergaud, Bernard Clavel a combattu l'injustice et défendu les humbles, les faibles et les opprimés. Tous deux sont devenus antimilitaristes et pacifistes, Pergaud en assistant, impuissant, à la boucherie de la Première Guerre mondiale, dont il n'est pas revenu, Clavel par un long cheminement, après un premier déclic en 1944, quand il assiste à la torture d'un pauvre manchot, accusé par les résistants de renseigner l'ennemi.

Ce que vous allez lire ne sera peut-être pas toujours l'exacte vérité, mais vous ne pourrez pas le savoir, ni moi non plus, et Bernard Clavel lui-même n'aurait peut-être pas pu non plus discerner le vrai du faux. Car l'auteur avouait que, depuis tout petit, il aimait mentir, ou tout au moins enjoliver des événements qui lui paraissaient un peu ternes. Ne serait-ce pas là d'ailleurs la définition du romancier, dont il commençait à apprendre le métier ?

Plus tard, il déclarera : « Il ne faut pas oublier qu'un romancier est essentiellement un menteur et qu'à force de mentir il ne sait plus bien lui-même à quel moment il ment et à quel moment il dit la vérité. » (Adeline Rivard, *Bernard Clavel, qui êtes-vous ?*)

Bernard Clavel a vécu essentiellement pour son métier d'écrivain, pour raconter des histoires qui nous émeuvent ou nous font rêver. Ces histoires sont nombreuses, puisque l'auteur a publié presque cent ouvrages, ayant reçu plus de vingt prix littéraires, surtout des romans, mais aussi des essais, des contes pour la jeunesse, des poèmes, des paroles de chansons. Certains de ces ouvrages ont atteint des tirages de plusieurs millions d'exemplaires, ont été adaptés pour le cinéma et la télévision, et ont été traduits dans une vingtaine de langues. Son seul regret sera que ses parents soient morts avant de le voir réussir dans la littérature. « Je

ne suis qu'un romancier, mais je le suis pleinement. Les terres que j'ai traversées, les pays que j'ai habités, je les ai contemplés en romancier. Les femmes, les enfants et les hommes que j'ai aimés ou détestés, je les ai aimés ou détestés en romancier. [...] J'ai peut-être, sans le vouloir, blessé des innocents, je l'ai fait en romancier qui marche son œuvre comme un coureur de bois marche la forêt, l'œil rivé à la piste sinueuse de son destin. » (Bernard Clavel, *L'Éternel apprenti*, 1984.)

Aussi est-il impossible de dissocier sa vie de son œuvre. Bernard Clavel n'aimait pas parler de lui, ni étaler sa vie privée. Toujours avide de retrouver ailleurs la maison de son enfance, il revendique quarante-deux (!) déménagements.

Son parcours pourrait se résumer par ces vers extraits de la chanson du Québécois Félix Leclerc, *Moi, mes souliers* :

*Moi, mes souliers ont beaucoup voyagé
Ils m'ont porté de l'école à la guerre
J'ai traversé sur mes souliers ferrés
Le monde et sa misère.*

Je vous invite donc à chausser vos souliers, ferrés ou non, pour suivre pas à pas la vie de cet écrivain, éternel révolté, éternel nomade, depuis Lons-le-Saunier et ses années d'enfance, ses errances à travers maintes contrées et de nombreux pays, jusqu'à son retour à ses racines et son repos au cimetière de Frontenay.

Les premières années à Lons-le-Saunier

J'ai vécu une enfance heureuse. Riche de l'amour d'une mère et d'un père qui s'échinaient à la peine sans jamais la moindre plainte. Il m'aura fallu des années pour découvrir le plus beau des trésors qu'ils m'ont légués : le respect des « hommes de métier ».

Bernard Clavel

Avant-propos du livre de Michel Ragon

Ils ont semé nos libertés

Lons-le-Saunier, préfecture du Jura comptant aujourd'hui environ 20 000 habitants, a vu naître en 1760 Rouget de Lisle, l'auteur de notre hymne national, *La Marseillaise*. C'est dans cette ville que vient au monde plus d'un siècle et demi plus tard, le 29 mai 1923, Bernard, fils d'Héloïse et Pierre Henri Clavel, lui-même issu de l'union d'un ramoneur savoyard, venu nettoyer la cheminée d'un boulanger lédonien, avec la fille de celui-ci, à laquelle il plut.

Pierre Henri Clavel a cinquante ans quand naît son fils. Né à Lons-le-Saunier en 1873, il s'est marié une première fois en 1897 avec Pauline Eugénie Bouvard, à Cuiseaux, en Saône-et-Loire, qui lui a donné deux garçons, Georges Marcel en 1897 et Louis Joseph en 1902, avant de décéder au début de la Première Guerre mondiale.

Bernard Clavel entretiendra toujours de bonnes relations avec Georges, humaniste et généreux comme lui ; les rapports seront

plus difficiles avec Louis, surtout après la parution de *La Grande Patience*, dans laquelle il en brosse un portrait peu flatteur.

Pierre Henri se remarie le 17 février 1919 à Dole avec Héloïse Dubois, une jeune fille née en Haute-Saône en 1887, à Vallerois-le-Bois. Héloïse a alors trente-deux ans et travaille comme fleuriste à Dole dans le magasin tenu par sa mère, dans l'étroite rue d'Enfer, qui relie la rue de Besançon à la place Nationale, où s'élève la majestueuse collégiale. L'enseigne du magasin précise également la vente de fruits, primeurs et bouquets sur commande. Cette jeunesse passée dans cette boutique aux fragrances mêlées de tulipes, de roses et autres fleurs odorantes va donner à Héloïse le goût des gerbes et des bouquets, qu'elle gardera toute sa vie. Plus tard, elle mettra un point d'honneur à ce que son petit jardin de la rue des Écoles soit l'un des plus beaux du quartier, sinon le plus beau.

« Lorsque je la revois, comme ça, en un éclair, c'est sous son grand chapeau de paille, vêtue d'une blouse à carreaux et tenant dans ses mains bronzées et déformées des tiges vertes d'où pendent deux brins de raphia. » (Bernard Clavel, *Terres de mémoire*.)

Le père de Bernard est Jurassien de souche, attaché à sa terre. Installé boulanger au 51, rue des Salines à Lons-le-Saunier, c'est un travail très difficile à cette époque, où le pétrissage de la pâte se fait encore à la main, de nuit, à la lueur des lampes à pétrole, et où la boutique ouvre le matin à 4 heures pour accueillir les premiers clients, les ouvriers des salines toutes proches. Après la fabrication et la vente, le père part encore l'après-midi en tournée avec sa voiture à cheval pour vendre son pain dans les villages alentour, Perrigny, Macornay, Montmorot, Montciel, Vernantois, Geruge, Courbouzon, Chilly-le-Vignoble, Frébuans et certainement d'autres encore. Parfois ses clients le paient avec des œufs et du beurre pour confectionner les brioches, du bois pour la chauffe du four, du blé, du vin, ou encore avec le foin et la paille pour son cheval. Une sorte de troc avec ses acheteurs devenus des amis. « Car mon père étendait sa pâte à galettes avec un rouleau

Table des matières

AVANT-PROPOS.....	7
LES PREMIÈRES ANNÉES À LONS-LE-SAUNIER....	12
LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE À DOLE.....	29
LES ANNÉES DE GUERRE.....	36
LES ANNÉES DE BOHÈME.....	48
LES DÉBUTS LITTÉRAIRES.....	54
LA CONSÉCRATION.....	75
UNE NOUVELLE VIE.....	121
L'HOMME QUI AIMAIT LES ARBRES.....	185
BIBLIOGRAPHIE.....	190
TABLE DES MATIÈRES.....	191